Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 15

Artikel: Conte
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-221774

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Il lui faut bien, au pauvre, quelques avantages physiques. Madame, large d'élytres, trapue, ramassée, les flancs évasés, ressemble à quelque précoce matrone. Toute son apparence épaisse la destine aux lourdes maternités. Songez qu'elle porte cinquante œufs, qu'elle déposera dans le sol. Et ses amours sont pesantes comme sa grosse personne.

Sur la jeune feuille du frêne, au bord du ruisseau, vous les découvrez, en colonies redoutables. Enlacés, le mâle et la femelle semblent dormir. Touchez-les : nul ne réagit. Aussi, vers l'heure de midi, les petits chercheurs de hannetons passent le long du sentier et, délicatement, aux branches basses, cueillent les couples indifférents et les jettent pêle-mêle dans le sceau d'où, confondus dans un sursaut suprême, les couples inutilement mêlés s'en iront rejoindre les engrais à venir. Leurs stupides amours ont mérité ce sort sans gloire.

Mais la petite Adeline, qui ne sait pas grand'chose, est enchantée. Elle dit à sa cousine : Tu sais, j'aime mieux les prendre à midi les hannetons. Comme ça, on en prend toujours deux à la fois.

Il est dans la vie d'un hanneton des heures tragiques. Les dernières...

Un petit garçon a pris un hanneton mâle, lui a cassé les deux élytres et l'a jeté dans la fourmilière où les petites bêtes brunes s'affairent. Elles l'aperçoivent.

Dressé sur ses pattes vacillantes, le gros hanneton cherche à fuir. Mais l'équipe de fourmis préposées au ravitaillement, l'a tôt rejoint, culbuté, couvert.

Sur le dos, le géant se débat. Il lance ses pattes velues à gauche, à droite, vers le ciel impuissant. Au hasard, il happe une fourmi, qui fait la morte et profite d'une distraction du hanneton, harcelé de toutes parts, pour retomber et reprendre l'attaque. Une discipline merveilleuse conduit ces pygmées qui abattront le monstre. Tandis qu'un détachement l'immobilise, glissé en ordre serré sous ses pattes, au défaut de la cuirasse, l'autre équipe, qui s'est éloignée trente secondes, revient, chargée de brins de paille, de petites pierres, de branchettes qu'elle dresse au-dessus du hanneton enfoncé dans un creux de la fourmilière. Les diligentes s'en servent comme d'engins de siège ; elles y grimpent et, de là, descendent sur leur proie vivante, la couvrent par dizaines, l'épuisent de leurs morsures, l'aveuglent de leur acide. Un instant, les ailes ouvertes, le hanneton se redresse, pour retomber. Il ne se relèvera pas. Et le duel est effrayant, de ce monstre cuirassé qui s'agite encore et des endurantes fourmis qui s'acharnent. Elles mettent, à cette lutte, l'effroyable patience des êtres qui ont le temps...

Paille et bois, brin à brin, les voici qui ont recouvert leur proie, qu'elles dévorent vivante. Sous les brindilles qui ne s'écarteront plus, les pattes brunes remuent faiblement. Les yeux diminués n'ont plus qu'un triste regard, qui s'éteint. Méthodiques, les fourmis attaquent maintenant à la tête, sous la gorge, à la base des pattes qui ne sont plus que des moignons. Une aile arrachée gît à deux pouces de la bataille. L'autre est dévorée à moitié. Les antennes remuent encore. Elles s'arrêtent enfin, et l'ardeur des victorieuses, qui entraînent leur inerte proie, clot cette sauvage bataille.

Bonnes ménagères, qui ne perdent rien, les fourmis vont vider l'ennemi.

Le hanneton bourdonnant, le hanneton sonore a d'autres ennemis encore que la petite Adeline et que la tribu féroce des fourmis. Ainsi, le carabe doré, que l'on appelle volontiers « jardinière ».

Couverts d'or, de bronze ou de cuivre, les carabes sont, Fabre l'a dit, les tigres de la classe des insectes. Une taille bien prise et dégagée, celle d'un lutteur nerveux, de longues jambes qui leur permettent d'atteindre les proies à la course, des mandibules pointues, recourbées en croc, qui leur servent à éventrer le gibier. Ils ont mieux : leur âcre salive noire, qui envenime la blessure et rend la mort plus prompte. Et l'étui de leurs élytres, serrant de près le corps, les met à l'abri d'un coup désespéré, chez l'ennemi. Si bien armés, ils sont pour l'homme de précieux auxiliaires, dans la lutte qu'il faut mener contre les exterminateurs des vergers et des champs. Et malheur au hanneton étourdi qui se trouve sur la route. Avant qu'il ait songé à s'envoler, le carabe se jette sur lui, lui ouvre le ventre et, tranquillement, se met à dévorer les entrailles. Après une minute, il ne reste du gros hanneton que la carapace, décidément immangeable.

Le ciel soit loué, les hannetons vont nous quitter. Ceux qu'auront épargnés la main d'Adeline, la pince des fourmis et la mandibule de la « jardinière » émigreront, la quinzaine passée, vers d'autres cieux, où les feuilles sont plus tendres et les pousses plus fraîches. Ce jour-là, au chant du coucou, le printemps sautera dans l'été.

P. Deslandes.

Bons amis. — Deux négociants israélites viennent de se réconcilier après vingt ans de procès. Ils ont juré sur le Talmud de ne plus rien faire l'un contre l'autre.

— Enfin, dit l'un, je te souhaite tout ce que tu me souhaites.

— Sapristi, s'écrie l'autre involontairement, voilà les canailleries qui recommencent.

Abusif. — X... n'est pas content de sa cuisinière qui non seulement est d'une probité douteuse, mais aussi le débine dans tout le voisinage. Aussi disait-il à un de ses amis :

— Non seulement, elle me vole mon sucre, mais encore elle me le casse sur le dos !

CONTE

A mon ami Burnier.

LES enfants sont les maîtres du monde. Les hommes qui, cherchant un point sur lequel prouver leur domination, s'étonnent de n'en rencontrer point, font fausse route. Il n'est nullement besoin de savoir comment, il suffit de dominer. Or, les enfants croyent fermement, font, par illusion, marcher le monde selon leurs désirs. Ils en sont libres, et très heureux.

L'heure tendre du soir, la meilleure, sent les génies inconnus frôler l'oreiller.

Tapisserie... papier peint... Si une abeille venait à se poser sur cette fleur ?... Je veux manger cette pêche entourée d'une couronne.

... « Le Diable s'est caché dans le tiroir. Il attend que je dorme pour en sortir. Plus adroit, je le préviens. Tout au fond, loin sous la couverture, là-bas, contre le bois du lit, j'ai une maison — non, une caverne, — celle où sont les trésors d'Ali-Baba.

...J'aurais aussi un âne, beaucoup d'ânes.

...Il ne me trouvera pas, le diable.

— Ecoute, Francis : si tu veux aller vers le ruisseau, je te punirai. D'ailleurs, tu y trouverais ce grand cheval qui te fit si peur mardi.

— Verrais-je aussi le Manou ?

Francis ne croyant pas sérieusement aux possibilités menaçantes (car enfin, comment en ce jour de printemps, le cheval pourrait-il demeurer près du ruisseau ?), Francis ajoute aux menaces de son père, pour essayer d'avoir peur.

— Peut-être aussi, oui.

Mais comment le Manou pourrait-il se trouver là-bas ? Mystère... Je croyais, moi, que maman avait dit : Le Mânou se promène autour des maisons où sont les enfants peu sages, le soir. A partir de huit heures, il rôde dans les corridors. Il attrape ainsi les petits garçons qui, pieds nus, sur le tapis, regardent les grandes personnes à table, par les trous de serrure.

Alors, il a changé d'heures ? Et que fait-il dans a journée? Il est au bureau, il brode ? Papa, lui est au bureau, maman fait du filet près de la fenêtre. Le Mânou pourrait donc être vers le ruisseau ? Si l'on allait voir, seulement voir...

— Le cheval... le cheval noir, c'est celui du Mânou.

Sur le mur tiède, accrochés comme le capilaire qui les abrite, les lézards rêvent.

Ce mur... Un autre monde si désirable, par cette eau qui le sépare de la place herbeuse. L'eau épouse, au long de ce mur la forme d'un croissant.

Gouttes d'or que sont les yeux des grenouilles, à fleur d'eau, étendues.

Francis aussitôt, n'a plus de papa. Francis oublie l'avertissement. Le monde des punitions est lointain, si lointain. Il oublie le Mânou, il ne sait plus rien du cheval pour avoir, sur l'eau mobile, suivi le miroitement des araignées aquatiques, si invisibles qu'on ne les peut connaître que par cette ombre, en six petits ronds, inscrite au fond.

Tu ne peux savoir, Francis, combien le diable, étranger à la trop simple image que s'en font les hommes, sait se rendre aimable, en imitant la réalité de ton rêve. Voici : le Malin vint de sauter léger, sur les ressorts de ses jambes déclanchés, s'est fait grenouille.

Attention: Certainement, avec des précautions infinies, il doit être possible d'atteindre à ce nénuphar, arc-bouté, la main étendue. Ainsi, dominant le ruisseau, dominant la verte grenouille sauteuse, il suffira d'étendre la main pour la capturer.

Prend garde, Francis, de ne point projeter d'ombre.

En une détente brusque du bras, le plongeant jusqu'au poignet, tu retireras, dans un ruissellement, la bête dont la gorge blanche battait ainsi qu'un cœur.

La grenouille-diable se fait plaisante. Les petites mains aux doigts étendus flottent, et les ongles jaunes sont si fins qu'on dirait objet d'art dans sa vitrine d'eau.

Francis rêve : Certes papa ne pourrait gronder devant une si gentille merveille. Sûr, il construira même une petite échelle.

Plus que trente centimètres, plus que vingt, plus que...

Elle bouge un peu. Il faudra étendre le bras. L'équilibre en sera compromis. Qu'importe.

Elle est de nouveau toute proche, à la toucher presque. (Tires la langue, Francis). En pensée, la grenouille est prise...

Une détente... un pied qui glisse.

Catastrophe ? peut-être...

Francis, assis dans le ruisseau ne veut pas comprendre. Surtout, le tenaille le regret. Il la manque ? Non pas. Pire, il la tenait, puis, entre ses doigts ouverts de surprise,... elle s'est *enfuie*. Le propre du diable est certainement de faire des dupes.

Mais c'est curieux : Je croyais le ruisseau plus profond... La vase est bien douillette. L'eau qui gonfle les culottes, amasse des bulles d'air. Chatouillement intime de les sentir monter sous la pression des menottes, puis crever à la surface juste sous le menton.

Francis perdant ses illusions, entend les perdre gaîment. Le ruisseau abandonne son mystère, non point son charme. C'est la vertu des hommes forts, de conserver de leur enfance, l'art de s'étonner dans le malheur. La confiance est une force vive et jeune.

Francis ne pouvant se tirer de ce mauvais pas, attend dans la quiétude, des événements qui pressent cependant orageux.

Ainsi, voyant que sa mère le cherche, anxieuse et passe toute proche sans le voir, il joue une partie de cache-cache.

— Ou-ou...

— Francis ?

— Ici, dans l'eau.

— Mon Dieu...

— Tu n'as pas de mal, Francis ?

— Oh, oui...

— Où donc, mon chéri ?

Francis prudent, plein d'astuce aussi, entend prévenir la fessée par une pitié pour l'endroit cause. Contris, des deux mains, il masque le séant boueux de sa culotte bleue.

— Ainsi, dit son père, je t'avais défendu. Viens jusqu'à moi.

— Ne le gronde pas, dit sa mère, il était si drôle. Et tu ne peux le fesser, il a justement mal.

— Enfin, dit monsieur, homme de principes, je ne puis pas l'excuser parce qu'il était drôle. Je ne l'ai même pas vu. Et l'aurais-je vu... (on ne sait pas...).

— Dis : je peux le refaire, papa, si tu veux.